

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 19

Artikel: Malgré tout
Autor: Coz, Edmonde
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253854>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MALGRÉ TOUT

— Mère, il faut être raisonnable. ... je ne puis rester ici, je vous impose une trop lourde charge...

Un sanglot répondit au jeune sous-officier qui se soulevait sur son lit, et prenait dans ses deux mains brûlantes de fièvre, la main caressante qui lui relevait l'oreiller.

Il y avait un mois que Blaise Fremeng était débarqué de Toulon, revenant de Madagascar ; il était arrivé chez ses parents miné par le mal rapporté de là-bas.

M. Fremeng était un modeste employé assez mal rétribué pour un travail considérable ; sa femme, énergique et active, s'efforçait d'augmenter leurs communes ressources par des travaux d'aiguille, mais tous les soins du ménage retombaient sur elle, avec la chère tâche d'élever trois autres enfants beaucoup plus jeunes que Blaise.

Oui, certes, c'était une charge pesante : mais quelle joie de le posséder, le pauvre grand, pour lequel elle avait versé tant de larmes depuis une année !

Larmes de cœur plutôt que larmes des yeux ! Mme Fremeng était de celles qui, dans leurs extrêmes douleurs, n'ont pas le temps de pleurer, parce qu'elles doivent toujours agir.... mais chez lesquelles la capacité de souffrance n'en est que plus large, parce que la souffrance est sans soulagement physique.

Ainsi, après cette joie suprême de savoir son Blaise tout à elle, il fallait se séparer de lui de nouveau. L'hôpital n'était pas loin, mais combien longue devient la courte distance pour ceux dont toutes les minutes sont occupées !.... et ces hautes murailles dont les portes étaient inexorablement fermées chaque soir se dressaient devant elle comme un cauchemar. Elle songeait aux nuits longues, nuits de fièvre et d'insomnie, que sa voix et sa main abrégeaient de leurs caresses ! Oh ! non, le sacrifice était trop grand ; si on le lui avait demandé au retour, il eût été presque un bienfait, après les angoisses de l'éloignement, mais maintenant que les douces habitudes de la chère présence étaient reprises, c'était trop cruel !

Et pourtant ! La raison, l'implacable et dure raison parlait ; elle avait commencé tout bas, en sourdine, honteuse, — elle est toujours honteuse, la raison, quand elle est forcée de combattre les beaux dévouements et les sensibilités saintes ; — à présent, s'enhardissant, elle élevait la voix....

C'était la nourriture des plus jeunes qui s'en allait en médicaments pour l'ainé ; c'était l'incomplet bien-être du malade, l'étroitesse de la demeure, le manque d'air, l'étiollement des petits, tous entassés pour donner leur chambre.... et le mal qui augmentait, et le père plus courbé, plus soucieux.

Peut-être là-bas, bien soigné, bien installé, voyant le médecin chaque jour.... Le médecin, c'était bien, mais sa mère, sa mère.... Il ne l'aurait plus sans cesse près de lui ! Et, la tête appuyée sur l'épaule de son fils, Mme Fremeng pleurait, car en ce moment elle avait le temps de pleurer, dans l'inaction douloureuse de son incertitude.

Si on le lui guérissait, son Blaise aimé.... si on le lui rendait bien portant, robuste, comme autrefois... mais s'il allait.... elle imposa d'abord silence à son intime

pensée.... mais elle était chrétienne, elle avait la foi profonde qui place les choses de ce monde secondairement aux intérêts de l'autre, il fallait envisager tout, ce *tout* qui est en réalité ou qui devrait être le suprême but où s'absorbent les espoirs des mères.

Blaise pouvait mourir loin d'elle, à l'heure où le règlement les séparerait. Ici, elle veillerait..... Il était loin, hélas ! de la piété de son enfance, mais il restait encore dans son cœur une étincelle, et cette étincelle, son souffle la pourrait allumer.

Doucement le malade souleva le front de sa mère entre ses deux mains, et, comme s'il eût deviné les pensées secrètes de la pauvre femme, il lui dit bien bas :

— Si j'ai une chance de guérir, c'est à l'hôpital ! (Il le pensait bien peu, le pauvre ! mais il avait le désir d'écartier le poids qu'il faisait peser sur tous.)

Et plus bas encore :

— Ne crains rien, mère, il y a un aumônier là-bas ; je le demanderai, je te le jure.

Et cherchant à lire dans ses yeux :

— Cela te rassure, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, elle le pressa sur son cœur ; elle n'avait plus la force de parler.

Quinze jours s'étaient écoulés.... Le soir était venu, Blaise, étendu sur son lit d'hôpital, avait reçu la visite de Mme Fremeng ; elle l'avait trouvé plus fort, presque gai ; elle était partie avec un peu d'espérance.

A peine sa mère l'avait-elle quitté, que le jeune homme s'était senti gagné par une excessive faiblesse ; il ferma les yeux, se laissa glisser sur son matelas, la tête basse ; la voix de ses camarades de chambrée frappait son oreille, le sens des paroles était perçu par lui, sans correspondance avec le son.

Cet état étrange dura environ deux heures, puis il revint à lui brusquement, avec la nette conscience de quelque chose de nouveau, d'inconnu, de très saisissant.

La mort peut-être, l'irrémissible mort qui l'avait épargné là-bas, dans l'île fiévreuse, pour l'étreindre sur le sol natal, pour l'arracher à sa mère !.... Sa mère, elle ne serait pas là pour le voir mourir, pour rester ensuite l'éternel et douloureux témoin de son départ, comme restent toutes les mères....

Il se rappela, dans une perception rapide, soudainement aiguisee, la promesse faite à sa mère !....

Un infirmier s'approchait de lui ; on l'avait cru endormi, on avait laissé passer l'heure du souper sans troubler son repos.

Blaise secoua la tête et repoussa le bol de potage qui lui était présenté.

— Allez chercher l'aumônier, je vous en prie, tout de suite....

L'homme le regarda étonné, puis comme le sous-officier insistait, il s'éloigna.

De nouveau Blaise ferma les yeux ; il était trop sincère, trop loyal, pour ne pas mettre ses dispositions en accord avec ses actes ; il se recueillit, descendit au fond de sa conscience.

C'était mieux qu'une promesse qu'il accomplissait.... c'était l'intime satisfaction qu'il donnait à sa foi jadis latente, mais réveillée par l'approche du contact suprême de l'âme avec l'infini.

Dieu l'avait accueilli dans la vie; il s'était éloigné de son Dieu; il lui fallait obtenir le pardon qui le ferait accueillir de nouveau par Dieu au sein de la seconde vie.....

L'homme rentra.

— L'aumônier n'est pas là, sergent, dit-il. Sa mère est au plus mal, il est allé passer la nuit près d'elle. Après s'être informé dans les diff'rents services si aucun malade ne le réclamait, on lui a répondu que non, il est parti.

Blaise s'était assis sur son lit, son cœur battait à se rompre.

— Vous le verrez demain matin, ajouta son messager.

— Demain, il sera trop tard !.....

L'exclamation désespérée passa sur les lèvres de Blaise avec une telle force, que toutes les têtes se retournèrent.

Alors, lentement; le sergent infirmier se leva, et, quittant le chevet d'un sous-officier auquel il venait de faire prendre un breuvage calmant, s'avança vers le lit de Blaise.

— L'aumônier n'est pas là, dit-il, mais si tu veux, je le remplacerai, car moi aussi je suis prêtre !..... et je puis t'absoudre.

Les mains de Blaise se joignirent, et tandis que l'infirmier se penchait vers lui, il se confessa.

Quand tout fut achevé, le prêtre resta près du lit d'agonie, soulevant le pauvre corps affaissé pour rendre la respiration moins pénible, parlant de Dieu, du ciel, de la délivrance, engourdisant l'angoisse de la dernière heure, et donnant la radieuse espérance du bonheur prochain.

A deux heures, Blaise expira en prononçant ces mots : « Mon Dieu !..... ma mère. » Tous les malades que le sommeil n'avait pas encore saisis retrouvèrent une prière au fond de leur mémoire et la récitèrent à mi-voix.

Les vingt-huit jours de l'abbé finissaient le lendemain : il reprit sa soutane, et ce fut lui qui célébra le Saint-Sacrifice et prononça les dernières prières pour le repos de l'âme de Blaise Fremeng.

Souvent il gravit les cinq longs étages pour redire à la mère désolée la grâce dont son fils a été l'objet.

— Voyez comme la considération de votre Blaise a pesé dans les conseils divins, remarqua-t-il un jour ; il semble que Dieu ait permis cette loi inique tout exprès pour le salut de son âme !.....

Edmond COZ.

VARIETE

Il existe aux environs d'Halberstadt près de Magdebourg, un gros village de 1,200 âmes, nommé Stroebeck, dans lequel tous les habitants, jeunes ou vieux, s'adonnent depuis des siècles, d'une façon systématique, au jeu d'échecs.

Cette tradition remonte, dit-on, à l'année 1014.

A cette époque, un prisonnier d'Etat, le comte Goncelin, était confié à la garde de l'évêque Arnold de Halberstadt. Dans la tour où il était enfermé, il s'ingénia à adoucir sa captivité en se fabriquant un échiquier et en jouant à cet jeu avec ses gardes, les paysans de l'endroit, auxquels il l'apprit.

Comme les gardes du comte se renouvelaient constamment, tous les paysans de Stroebeck devinrent bientôt des joueurs d'échecs et ils transmirent cette passion à leurs descendants.

Le village possède encore un échiquier d'honneur qui lui fut conféré par le Grand Electeur en 1651.

Le jeu d'échecs est un élément obligatoire de l'instruction des enfants du village. On le joue à certaines heures à l'école, où les maîtres enseignent les coups et incitent à composer des problèmes. Il est même organisé des concours.

Qui sait si, après tout, cette instruction n'en vaut pas d'autres pour habituer les jeunes gens à manœuvrer sur l'échiquier de la vie ?

Nos enfants.

— Dédé, pourquoi n'obéis-tu pas à la maman ?

— Mais voyons, papa, je ne suis pas marié avec elle, moi !

LA MODE



Toilette nouvelle

En drap mousseline nuance taupe. — Jupe plate en forme avec garniture de velours bouillonné de même nuance. Corsage-blouse en drap décolleté sur guimpe de Venise ; garniture en velours bouillonné.